

AVANT-PROPOS

Pour le commun des mortels, vieillir en beauté n'est pas chose facile. Mais imaginez que vous ayez été naguère la plus belle femme de la planète, une des plus célèbres aussi, une authentique icône ayant authentiquement changé le monde, et que tout le monde s'efforce de vous le rappeler ; alors vieillir en beauté pourrait bien se révéler mission impossible.

Souvent le temps fige la gloire comme elle fige la beauté. Ici, le temps nous a volé notre poupée de cire.

Durant sa première vie, Bardot a accepté d'être manipulée par les hommes. Elle a été un jouet entre les mains de Roger Vadim. Mais s'il l'a créée, il n'a pas été le seul à se servir d'elle. Bien d'autres, souvent déguisés en amants, se sont emparés de sa créature pour en faire usage, pour la tordre et la distordre, pour profiter d'elle, sans vraiment la modifier toutefois. Ils avaient besoin que Bardot reste Bardot. Et, pendant un temps, elle y a consenti.

Ce n'est pas une critique à leur égard, ni à l'égard de Bardot, il s'agit juste d'un constat. Elle aurait pu arrêter. À l'époque, elle disait même détester ça. Elle avait envie d'y mettre un terme. Elle ne l'a pas fait. En tout cas, pas avant d'avoir compris qu'elle n'avait plus le choix. Alors elle a refermé le premier chapitre de sa vie, et s'est embarquée

dans le second au prix d'un effort résolu pour exclure de son existence la plupart de ces gens. Elle voulait certes leur échapper, fuir les souvenirs d'avant; elle voulait surtout éviter de retomber dans les mêmes travers.

Elle a entamé sa seconde vie à l'heure choisie par elle, et n'a plus regardé en arrière. Après avoir été la championne de la libération sexuelle féminine, elle s'est faite l'avocate d'une libération politique et sociale. Grâce à l'argent, à la notoriété et au pouvoir conquis dans sa première vie en obéissant aux autres, elle a pu vivre tout un demi-siècle en n'obéissant plus qu'à elle-même.

Et seulement à elle-même.

Elle ne craint pas de défendre sans relâche la cause animale contre la cruauté des hommes; insolente, pugnace, têtue, rebelle, elle se montre convaincue de la justesse de ses convictions.

Si beaucoup la voient aujourd'hui comme une femme recluse, elle nie que ce soit le cas. « Je ne suis pas recluse, dit-elle. Je vis comme quelqu'un d'asocial et ce n'est pas la même chose. Les gens me portent sur les nerfs. Leurs petits problèmes ne m'intéressent pas. Ils sont presque toujours superficiels. Ils ne me touchent pas. »

Pour ainsi dire, on ne la voit plus à Saint-Tropez. En fait, elle ne sort presque pas de La Madrague, sauf pour se rendre à La Garrigue, sa ferme de quatre hectares située à l'autre bout de la péninsule. Selon elle, le Saint-Trop qu'elle a connu voilà cinquante ans est mort et enterré.

« On se doit de conserver une certaine dignité, que ce soit à Saint-Tropez ou n'importe où ailleurs », a-t-elle déclaré. C'est oublier que si Saint-Trop existe, c'est de son fait à elle. Elle l'a créé et les autres y sont venus. Si les touristes y débarquent depuis cinquante ans, c'est en partie pour la voir, pour savoir où elle vit, pour saisir un peu de son mythe et de sa magie.

Mais pour elle, le résultat est clair : « On dirait que ce charmant petit coin du monde attire tous les vices. L'exhibitionnisme, la drogue, la pornographie, l'homosexualité. Je hais la décadence. »

Les rares personnes qui continuent de la voir plus ou moins régulièrement disent qu'elle s'habille tous les jours de la même façon – en noir. En général, c'est un chemisier noir sur un jean noir. Elle arrange en chignon ses cheveux gris d'argent encore teintés de blond. À cause de l'arthrite, elle se déplace avec deux cannes. On lui a conseillé de se faire opérer pour soulager ses articulations douloureuses, mais elle ne veut pas. Elle aurait peur de l'anesthésie.

Alors qu'une chaîne de télévision consacrait une soirée à plusieurs de ses films, on a pu lire ce commentaire dans *L'Express* : « C'est à cause de Bardot que les femmes n'existent pas. Elle les a tuées comme Charlie Parker a tué le saxophone. »

Mais ça, c'était avant. Aujourd'hui, c'est différent.

Dans la version en ligne du *Daily Beast*, Eric Pape décrit ainsi la situation : « Il est rare qu'elle dise quoi que ce soit de positif sur ses semblables. Les Français plus jeunes ne voient plus en elle la créature sexuelle avant-gardiste qu'elle incarnait en 1956 dans *Et Dieu créa la femme*. Ils ne la considèrent pas non plus comme une militante des droits des animaux spécialement convaincante. La plupart la perçoivent comme une vieille excentrique décalée dont les arguments en faveur de la cause animale dérapent en diatribes anti-immigrés et islamophobes. »

Ses vues, exprimées sans langue de bois, ne sont pas dans l'air du temps, ni même populaires, et elle en a conscience. Elle l'a souvent admis ces vingt dernières années. C'est sûrement sa façon de laisser entendre que c'est comme ça. Non sans fierté, elle se vante d'être toujours contre la majorité, d'agir comme bon lui semble depuis qu'elle a tourné la page

de sa première existence, de faire ce qui lui plaît sans se soucier de ce que pensent les autres.

Elle affirme qu'elle n'a jamais convoité la popularité ni la gloire. Elle ajoute même : « La célébrité a ruiné ma vie. »

Elle reconnaît pourtant qu'elle lui a aussi été utile : « Ça aide dans le combat que je mène en faveur de mes chers animaux. »

La contradiction n'est pas mince, chez elle, entre tolérance et préjugés, entre souci de l'autre et indifférence, entre vérité et vérité de Brigitte, entre chaleur humaine et froideur, entre rires et larmes, entre une profonde humanité et un tempérament bouillant toujours prêt à crever la surface – tel un volcan, elle peut entrer en éruption à tout instant, sans prévenir. Ce que pensent les autres la laisse à peu près de marbre.

Il y a le monde de Brigitte, et le reste du monde qui l'ennuie.

Oui, une grande beauté demeure. Mais c'est une beauté d'un autre genre. Présente dans son regard, dans son sourire – ce sourire capable d'illuminer tout son visage. Et puis, il y a vis-à-vis des animaux cette passion chevillée au corps, ce quasi fanatisme, cet amour bien vivant à l'œuvre dans son cœur.

Cette beauté est le reflet d'une existence hors du commun, rendue plus difficile encore par les fantômes d'une première vie. Qu'elle l'admette ou non, qu'elle le reconnaisse ou non, les années ont métamorphosé la femme-enfant en une femme de quatre-vingts ans.

À bien des égards, c'est injuste. La jeunesse que nous avons laissée derrière nous, nous ne la retrouverons pas. Mais le temps a figé Marilyn Monroe dans l'éternelle beauté de ses trente-six ans. James Dean sera toujours un garçon de vingt-quatre ans. John Kennedy en aura toujours

quarante-six. John Lennon, quarante. Elvis, quarante-deux. Diana, trente-six.

Et Bardot, elle, a quatre-vingts printemps.

C'est pour les vivants que l'histoire peut se montrer aussi cruelle.

À la plupart d'entre nous, il est donné de vieillir en beauté.

Mais Bardot, la Bardot *d'avant*, n'aurait jamais dû devenir ce qu'elle est *aujourd'hui*. Répétons-le, Bardot a dressé un mur infranchissable entre ses deux vies. À quatre-vingts ans, elle affirme haut et fort qu'elle se fiche de ce qu'elle a été naguère, et se déclare parfaitement sereine vis-à-vis de ce qu'elle est devenue.

J'espère sincèrement qu'elle dit vrai et je formerai toujours les meilleurs vœux pour elle.

Jeffrey Robinson,
New York, 2014

PREMIÈRE PARTIE

LES FOLLES ANNÉES

Je ne suis qu'une femme comme les autres. J'ai deux oreilles, deux yeux, un nez et une bouche. J'ai des sentiments et des pensées, et par-dessus tout je suis aussi une mère. Mais ma vie devient impossible. Mon âme ne m'appartient plus. Pour moi, le vedettariat est un monstre, comme dans L'Apprenti sorcier. Je ne peux pas vivre comme je l'entends. Mon existence est tout simplement souterraine. Si je veux sentir de l'air frais chez moi, je ne peux ouvrir la fenêtre, parce qu'il y a un photographe assis sur le toit d'en face avec un téléobjectif. Il y a bien peu de choses dans ma vie dont je puisse dire : c'est à moi.

Brigitte Bardot, 1960

UNE EXISTENCE CLANDESTINE

En provençal, une *madrague* désigne un lourd filet que, voilà bien longtemps, on disposait à l'entrée d'une baie pour capturer de gros poissons tels que les thons, les espadons ou les requins. À cette époque, les eaux de la Méditerranée étaient en effet beaucoup plus pures, et ils venaient souvent rôder tout près des côtes. On mettait donc en place des filets de ce genre, destinés à durer dix ou quinze ans, et maintenus dans l'eau par de grosses boules de verre, de couleur verte, qui flottaient en surface. Le poids des poissons capturés suffisait à faire plonger les boules : signal destiné à prévenir celui qui veillait sur le filet, et vivait sur le rivage. *Madrague* en vint peu à peu à désigner également le cabanon où l'homme habitait. Tout le long de la Côte d'Azur, on trouve aujourd'hui des dizaines de villas portant ce nom.

Il est donc fort répandu, et personne n'y avait prêté attention – jusqu'à ce qu'en 1958 Brigitte Bardot achète un petit bungalow de pêcheur dans la baie de Canebières, sur le cap qui s'avance en saillie dans la mer, depuis ce qui était alors un minuscule village de pêcheurs, loin de tout : Saint-Tropez.

Sa madrague devint aussitôt la plus célèbre de toutes. Elle y fit construire une demeure attrayante, et y ajouta par la suite d'autres bâtiments : une maisonnette appelée La Petite Madrague, et une autre, encore plus petite, pour les invités, surnommée Le Microbus. Pour autant, ce n'est nullement ce qu'on pourrait prendre pour une demeure de star : ce n'est pas Beverly Hills. Et d'ailleurs Brigitte Bardot n'a jamais voulu frayer avec Hollywood.

La Madrague elle-même est une maison à étage de style provençal, installée juste au bord de l'eau. Dans un grand salon, aux couleurs claires, trône un énorme sofa de skai blanc. D'un côté, une salle à manger, avec une très belle table rustique, assez grande pour accueillir sans peine une douzaine d'invités. De l'autre, la chambre de Brigitte, avec une pièce consacrée à sa garde-robe et une salle de bains à la magnifique baignoire ovale encastrée dans le sol. La cuisine est à l'arrière de la maison. Le rez-de-chaussée est un appartement destiné aux invités.

La décoration n'a rien d'extravagant. Mais il est vrai que Bardot n'a jamais vraiment eu de goûts dispendieux. Et même si, autrefois, elle céda par périodes aux excès – elle eut un moment une Rolls-Royce blanche conduite par un chauffeur de grande taille, noir comme l'ébène, portant livrée assortie à la voiture –, elle n'a jamais été une extravagante. La maison, dont s'occupe un gardien installé à demeure, est bien tenue, nette et, en fait, plutôt spartiate. Ce qu'elle a pu posséder d'œuvres d'art et les rares souvenirs qu'elle avait gardés de sa carrière cinématographique ont été vendus depuis longtemps pour financer sa lutte en faveur des animaux. On remarque toutefois des dizaines de photos, souvent placées dans des cadres rouges assortis, disposés avec soin sur des tables. Beaucoup représentent des animaux – chiens, chats, poneys ; d'autres, d'énormes agrandissements d'elle-même, en noir et blanc ou en couleurs.

Elle y est belle à faire peur – ainsi cette photo prise en 1968, où elle incarne Marianne, enveloppée dans un drapeau tricolore –, mais les clichés sont, dans le même temps, si magnifiques en eux-mêmes que vivre parmi eux n’a rien de vraiment narcissique : c’est vivre au milieu de la beauté pure.

De grandes fenêtres donnent sur la baie. On constate d’emblée, en regardant dehors, combien la maison est exposée à la mer. Comme par ailleurs l’endroit est d’accès facile, il n’est pas surprenant que, dès son installation à La Madrague, Brigitte ait dû subir un véritable siège.

Bardot fut aussitôt guettée et traquée, et féroce. Des nageurs sortaient de la mer – en une sorte de réplique miniature du débarquement allié qui eut lieu quelques kilomètres plus loin – afin de s’installer sur sa petite plage. Ils attendaient l’occasion de la prendre en photo, de lui parler, d’essayer de la toucher, de lui faire des propositions, de lui voler ses serviettes de bain ou de l’insulter.

Et ils venaient en voiture, ou en autobus, pour s’arrêter devant sa porte et l’attendre, essayer de voir à travers la clôture, de sonner, en espérant qu’elle ouvrirait, voire de grimper par-dessus les murs pour se promener chez elle, en croyant sans doute qu’elle les accueillerait à bras ouverts.

Ils venaient en petits bateaux – des milliers chaque année –, jetant l’ancre à moins de quinze mètres du rivage, attendant de pouvoir la prendre en photo, de la héler, ou simplement de la contempler bouche bée.

On organisait aussi des tournées en bateau. Deux heures d’aventure dans la baie de Saint-Tropez, traduction en six langues, 40 francs seulement. C’était un peu comme à Beverly Hills, où les haut-parleurs des bus de touristes hurlent en passant devant les demeures des stars. « Et maintenant, mesdames et messieurs, l’apothéose, La Madrague, la villa la plus célèbre de France, la villa de Brigitte Bardot.

Et si vous avez de la chance, mesdames et messieurs, vous pourrez la voir en bikini, sur sa plage privée. »

Le guide racontait à ses passagers tout ce qu'il fallait savoir sur elle au moyen de haut-parleurs si puissants que Brigitte, elle aussi, pouvait l'entendre, en pleine saison, six fois par jour. Les touristes, quant à eux, se battaient pour parvenir, d'un côté du bateau, contre la rambarde, d'où ils brandissaient appareils photo et jumelles pour mieux l'observer, comme si elle était une sorte de singe de zoo prêt à sauter de branche en branche dès l'arrivée de visiteurs chargés de bananes.

Bien entendu, la petite embarcation se mettait à tanguer dangereusement. Parfois, ils étaient si nombreux à se pencher d'un seul côté que le guide se voyait contraint de promettre à ses passagers qu'ils resteraient suffisamment longtemps devant La Madrague pour que chacun ait le temps de prendre ses photos. « En arrière, s'il vous plaît, un groupe à la fois, en arrière ! La maison de Brigitte ne va pas s'envoler, et nous non plus. En arrière, s'il vous plaît ! »

Cela ne s'arrêtait jamais.

Ils étaient là tout le temps, tous les jours : badauds, touristes, paparazzi. Tous venaient prendre des photos, simples amateurs ou – surtout – professionnels. Des centaines, venus du monde entier, qui pullulaient dans Saint-Tropez comme une invasion de sauterelles, prenaient position devant chez elle, sur sa plage, dans les arbres, grimpaient sur les poteaux électriques des environs, ou simplement s'installaient au large, en attendant des jours et des semaines pour l'apercevoir.

Bardot a subi un harcèlement aussi odieux que dangereux. Elle a ainsi trouvé de parfaits inconnus campant sur sa propriété, parfois errant dans sa maison.

Une nuit d'août 1964, alors qu'elle donnait une soirée pour des amis, des voleurs débarquèrent sur le rivage dans un canot pneumatique, et pénétrèrent dans sa demeure, déroband des bijoux et de l'argent.

Certains installaient des micros sous l'appontement ou se cachaient dans les fourrés des environs pour la filmer. D'autres sonnaient à la porte avec de grands bouquets de fleurs, persuadés qu'ils étaient les premiers à prétendre venir de la part d'un fleuriste local. D'autres apportaient vin ou champagne, convaincus que jamais personne ne s'était montré aussi galant. Un jeune homme arriva un soir, porteur d'un gâteau et d'une bouteille de champagne, en disant qu'il voulait passer la nuit avec elle.

Des gens s'introduisaient la nuit chez elle, pour nager dans sa piscine ou se prendre en photo en train de batifoler sur sa plage, se glisser dans La Petite Madrague pour s'exhiber devant Brigitte. Un ivrogne entra chez elle à 5 heures du matin, s'installa sur le sofa et, buvant le whisky de la maîtresse des lieux, la réveilla en hurlant : « Brigitte, espèce de pute, sors ton cul de là ! »

Son téléphone sonnait toute la journée et parfois en pleine nuit – bien qu'elle ne cessât de changer de numéro et qu'il fût sur liste rouge. Les gens lui adressaient des requêtes aberrantes, la menaçaient, murmuraient des obscénités. Parfois, elle recevait jusqu'à deux cents appels par jour.

Elle recevait aussi toutes sortes de lettres bizarres, dont l'une couverte de sang : la femme qui lui écrivait disait qu'elle s'était tailladé les veines et se tuerait si Brigitte ne lui envoyait pas de l'argent.

Encore n'était-ce qu'une tentative d'extorsion de fonds passablement maladroite. En 1961, les choses avaient été plus sérieuses : elle reçut un message de l'OAS, l'organisation terroriste d'extrême droite, lui ordonnant de verser illico 500 mille francs, faute de quoi son appartement, avenue Paul-Doumer,

sauterait. Brigitte n'hésita pas un instant et prévint la police, qui se hâta de placer son domicile sous surveillance.

Quelques années plus tard, elle reçut une lettre d'un détenu qui lui parut sympathique; elle répondit donc. Il voulait notamment savoir comment apprendre à jouer de la guitare. Pensant faire une bonne action, elle lui envoya un de ces ouvrages d'initiation qui vous enseignent les accords de base. Tout cela semblait très innocent. Mais l'intéressé voyait les choses différemment; il s'évada au cours de son transfert vers une autre prison et, le lendemain matin, pourchassé par la police, vint frapper à la porte de La Madrague, en exigeant que Bardot le cache.

Un soir, un individu bizarre fut surpris se promenant dans la propriété; alertée, la police arriva et le mit en fuite. Il revint le lendemain soir, grimpa sur le toit; quand on l'arrêta, il avait un couteau en main.

Un homme pénétra un jour dans la maison, frappa le gardien et lui brisa le nez.

Un autre a, plusieurs années de suite, fait son apparition devant chez elle, affirmant être invité. Elle l'a fait reconduire plusieurs fois par les gendarmes, proposant même de lui payer son billet de retour.

Il y a quelques années encore, un Américain arrivait régulièrement chaque été dans l'espoir de séjourner chez elle. Il avait même l'audace d'expliquer à ses amis qu'il serait chez Brigitte, et qu'ils devaient faire suivre son courrier à La Madrague!

À une autre occasion, Brigitte et des amis étaient sur la plage quand ils remarquèrent, à quelques dizaines de mètres du rivage, une caisse d'oranges. La mer, on le sait, charrie aujourd'hui toutes sortes de déchets, et personne n'y prit vraiment garde. Une heure plus tard, toutefois, la caisse était toujours là, sans avoir bougé d'un pouce. Surpris qu'elle n'eût pas dérivé, un des amis de Brigitte alla voir

de plus près. Il découvrit un homme en tenue de plongée, armé d'un téléobjectif.

Un soir où elle dînait sur la plage avec des amis, elle eut l'impression d'entendre quelqu'un se glisser dans les fourrés derrière chez elle. Son vieil ami, le comédien André Pousse – qui a non seulement incarné beaucoup de « durs » à l'écran, mais fut aussi un authentique résistant –, se leva aussitôt, contourna la maison, repéra une silhouette dans l'ombre, attendit le moment favorable, puis fonça et s'empara d'un homme qu'il coinça contre le mur.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança-t-il.

C'était un jeune homme que la fureur de Pousse terrorisa.

— Je ne veux faire de mal à personne. S'il vous plaît, je veux pas ennuyer qui que ce soit...

— Et qu'est-ce que tu veux ?

— Je suis venu là pour le linge, expliqua l'autre, mort de peur. Vous savez, ses affaires...

— Quelles affaires ? dit Pousse en le plaquant davantage contre le mur.

— Ça, dit l'autre, en s'efforçant de désigner le linge sur une corde.

— Sa lingerie ?

— Oui, oui, rien de plus, dit le jeune homme. Je suis venu ici pour voler ses sous-vêtements. Je les aurais découpés en petits morceaux que j'aurais collés sur des cartes postales pour les vendre aux touristes...

Parfois, le seul moyen qu'elle eut d'échapper un peu aux regards indiscrets était de rester enfermée, ou de tendre des draps de lit sur la plage et de se cacher derrière. Elle lançait aux photographes : « Je suis prisonnière ! »

Et pendant qu'elle se plaignait – tentant parfois de discuter avec eux, parfois les injuriant –, ils restaient là, tout occupés à prendre de nouvelles photos.